

LE ROMAN DE L'ART ROMAN

Récit d'aventures et réflexion sur les prodiges du vitrail : un brillant début !

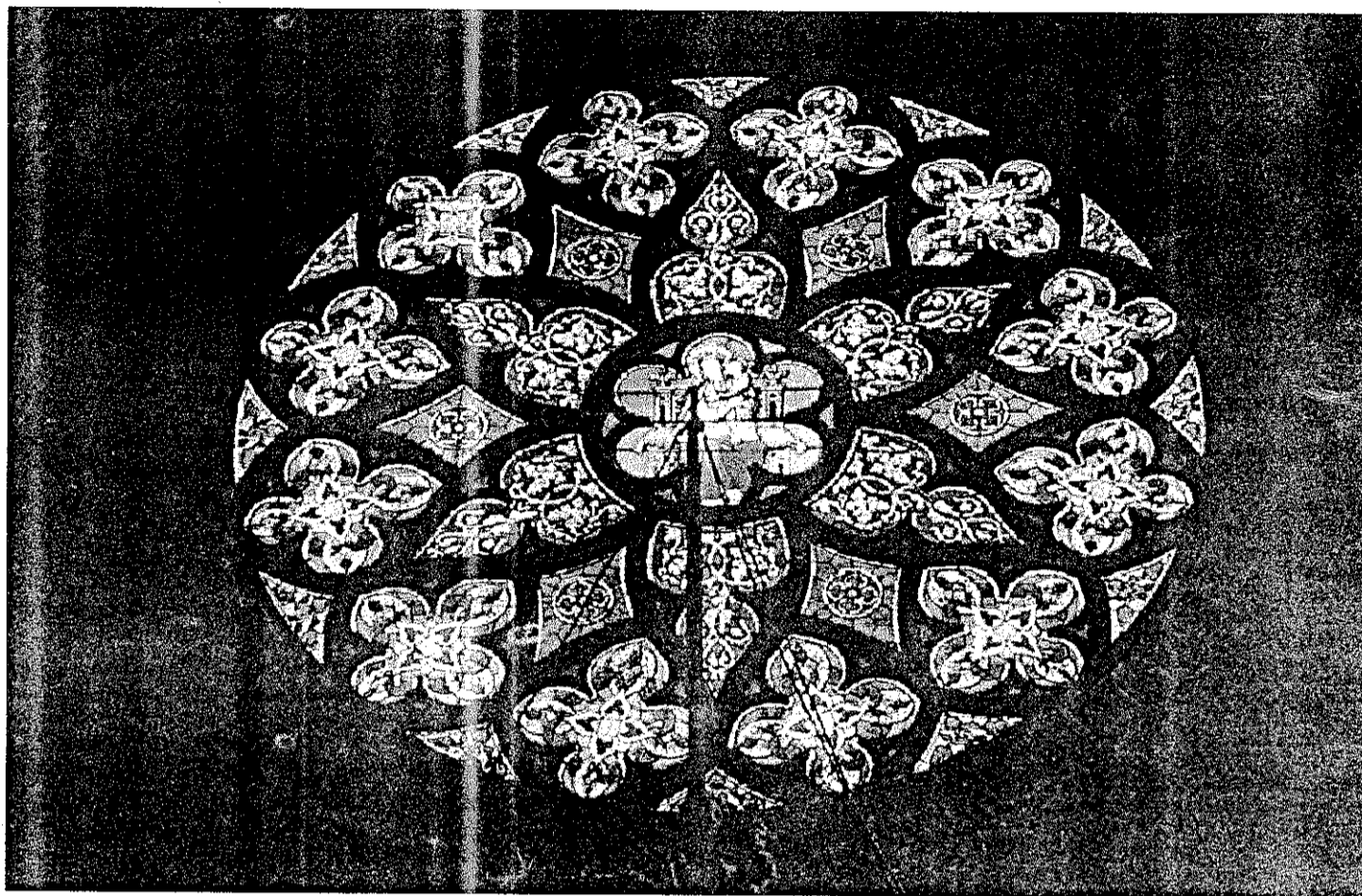
Suivre pas à pas le destin périlleux d'un personnage et ne jamais perdre de vue que sa quête n'est pas de ce monde, multiplier les péripéties d'un authentique roman d'action et exprimer les aspirations d'un époque à la fois fascinante et mystérieuse, voilà une tâche lourde, pour ne pas dire démesurée, pour un romancier, surtout débutant.

Mais il est des artistes qui dès leur coup d'essai accomplissent un coup de maître, et c'est le sentiment que l'on a forcément à la lecture du superbe livre de Bernard Tirtiaux « Le Passeur de lumière », sous-titré « Nivard de Chassepierre, maître verrier ». Une révélation dans nos lettres, un ouvrage qui, tels les vitraux qu'il évoque à nombre de ses pages, se met à scintiller dès qu'on l'ouvre, comme les objets d'art qui l'inspire sont sujets aux rayons que les nuages occultent ou libèrent.

L'EXCELLENCE ANONYME

Comme l'auteur nous en a fait la confiance ci-dessous, Nivard de Chassepierre n'a jamais existé. Mais il aurait pu être, cet hardi fils de croisé qui voue sa vie à capter la lumière dans les morceaux de verre coloré et qui parcourt le monde connu de son époque à la recherche des secrets de cette technique naissante. Il le fait vivre en un temps où l'artiste, à la différence des Narcisses d'aujourd'hui, trouve sa dignité dans l'anonymat, dans le pur don de son talent à l'excellence et à l'accomplissement de son savoir-faire.

La première signature au bas d'un vitrail date du XIII^e siècle, elle mentionne un Clément de Chartres dans la cathédrale en question. Mais, avant lui, que de créateurs — qui n'auraient jamais envisagé ce titre, le réservant à celui que leurs efforts célébraient — ont atteint des niveaux de réussite auprès desquels les prétendus chefs-d'œuvre



Rosace de Notre-Dame du Sablon : elle doit d'exister à Rivard et à ses pairs. Photo Ch. Bertold.

reconnus par leurs auteurs font bien piètre figure.

Ce Nivard dont Tirtiaux nous conte les vagabondages éprouve dans sa chair les épreuves et les deuils dont les images sorties dans la pierre sont portées. Placé dès son jeune âge chez un orfèvre de Huy, il venge la réputation de sa mère et occit, ce faisant, un seigneur. Le voilà obligé de prendre la fuite, et son existence sera parsemée de violences et d'arrachements. Il trouvera l'amour à Antioche, mais il perdra, dans un massacre, Owen, la belle Noire, et les enfants qu'elle lui a donnés et devra reprendre la route.

LA FABLE ET LA RÉFLEXION

Cet incessant voyage sera balisé de grandes réalisations, dont il ne pourra pas voir l'achèvement le plus souvent, puisque ces hommes inscrivaient leurs efforts dans une longueur de temps qui n'avait cure de la précarité humaine : devant un Templier tailleur de pierre, Nivard est ému par ce jardinier qui enfante des roses qu'il ne verra pas fleurir dans les pignons des cathédrales parce qu'il manque stupidement quelques décennies au boulier de sa vie pour arriver au bout de sa quête. Lui-même habillera-t-il certaines « rosales » dressées dans la

lumière ? Aura-t-il le bonheur de vitrer l'une ou l'autre d'entre elles ?

Des questions de cette force surgissent au détour de ce livre qu'on ne lâche pas, parce qu'il est porté par le souffle de l'épique autant que par la gravité de la réflexion. Une fable irriguée par une pensée qui anime intensément son auteur, c'est là peut-être le secret de ce livre rare et éminemment accessible, exactement comme les rosaces flamboyantes dont il nous révèle les conditions de fabrication. Le secret de ce récit aux résonances inépuisables, Tirtiaux nous le donne à l'occasion d'une con-

versation de son héros avec Suger, le bénédictin féru d'érudition qui oriente les constructions à Chartres. Nivard se dit, écoutant cette *logorrhée théologique*, qu'il connaît lui aussi les Écritures dont il lui parle, mais que lui y poigne à main nue pour y trouver des réponses simples à des questions simples sur le destin des hommes et sur Dieu. C'est exactement à cette simplicité-là que Tirtiaux accède, et c'est ce qui fait le prix de ce plus que brillant début.

JACQUES DE DECKER

Bernard Tirtiaux, « Le Passeur de lumière. Nivard de Chassepierre, maître verrier », Denoël, 300 p., 742 F.

Bernard Tirtiaux : entre l'atelier, l'écritoire et la scène

Bernard Tirtiaux est un homme-orchestre. Son nom est familier aux amateurs de théâtre, puisqu'il réalise des spectacles dans des registres fort divers : c'est lui qui avait réglé « Westerborg », basé sur le témoignage de déportation d'un journaliste hollandais, et qu'Alexandre von Sivers a joué durant plusieurs mois, c'est lui aussi qui avait servi d'« œil extérieur », comme on dit, à Bruno Coppens dans la préparation de son dernier spectacle, « Scènes de méninge ». Par ailleurs, il est l'un des deux interprètes, avec Guy Pion, de « 26 bis, Impasse du colonel Foisy », la pièce du québécois René-Daniel Dubois que présente actuellement le Centre Dramatique Hennuyer, dans une mise en scène de Michel Tanner. Et voilà qu'il publie ce premier roman, « Le Passeur de lumière », qui, publié avec enthousiasme par son éditeur, est déjà accueilli partout avec beaucoup de chaleur.

Quelle est la raison sociale de ce surdoué ? Est-il acteur, auteur, metteur en scène ? Que non, dit-il, je suis maître verrier. J'exerce ce métier depuis vingt-cinq ans, c'est de cela que je vis. J'ai appris cet art en France, à Bordeaux et à Reims notamment, et puis je suis venu m'implanter à Fleurus où je n'arrête pas d'avoir du travail. Pendant que je joue la pièce de Dubois, je passe pour l'instant mes journées à confectionner un vitrail de plus de 1.300 pièces, qui comporte non moins de cent teintes différentes. Je suis hanté par les maîtres verriers du passé, j'en racontais les vies à mes enfants, c'est de cette rêverie qu'est né mon roman.

Car « Le Passeur de lumière » est un roman à part entière, même s'il paraît dans une collection historique. J'ai toujours regretté que nous, les verriers,

n'ayons pas de père fondateur à notre discipline, à la différence des sculpteurs, par exemple, qui ont « leur » Phidias. Et un personnage s'est imposé à moi, qui m'a été suggéré par la figure d'un « adepte » dont on parle au moment de la transition entre le roman et le gothique. Dans les écrits du moine Théophile, que je cite dans mon livre, il est question d'un artisan qui était à la fois créateur de vitraux, d'enlumineurs et d'orfèvre. De là à déduire que le premier maître verrier était un orfèvre, il n'y avait qu'un pas...

Un pas qui mena Bernard Tirtiaux tout naturellement en région mosane, berceau de l'orfèvrerie. Nous savons que Wybald, l'abbé de Stavelot, passait des commandes aux Mosans. Dans ses notes administratives, qui ont été conservées, Suger, qui apparaît aussi dans le roman, dit qu'il fait venir les Mosans à Saint-Denis. Sur cette base, je

me suis mis à affabuler. Et comme je m'intéresse beaucoup aux significations des noms et des prénoms, j'ai trouvé à mon héros un patronyme qui n'est pas fortuit : Chassepierre, inversé, donne « pierres de chasse ». Or, qu'est-ce qu'un vitrail sinon un grand joyau serti dans cette chasse monumentale qu'est une église ? Et Rivard, je l'ai choisi parce qu'il désigne le plus jeune frère de Saint Bernard, celui qui ne fut pas embrigadé avec ses frères. Il a eu cette réponse que je trouve superbe : Vous prenez le ciel, vous me laissez la terre : je n'accepte pas ce partage. Je suis parti de tous ces éléments-là pour construire ce récit...

Installé dans la Ferme de Martinrou, Bernard Tirtiaux y a aménagé deux salles de spectacles, l'une de 100, l'autre de 250 places, qui font de sa thébaïde, comme il dit, le plus grand centre culturel privé de Belgique, qu'il a entièrement construit de

ses mains, et qui ne désemplit pas, maintenant qu'il a atteint les dix ans d'existence. Mais avec « 26 bis, Impasse du colonel Foisy », il va écumer d'autres salles de spectacles, à Charleroi, à Tournai, à Valenciennes. Il a accepté cette aventure sur un texte contemporain, qui l'éloigne radicalement des préoccupations du son roman, parce que l'occasion lui était donnée de jouer avec Guy Pion. C'est comme si on proposait à un tennisman débutant de jouer avec Lendl, se réjouit-il, j'apprends mille choses à son contact. Que ce soit sur la scène, ou dans l'atelier, toujours ce même esprit du compagnonnage...

J.D.D.

« 26 bis Impasse du Colonel Foisy » se joue du 15 au 31 mars à l'Eden à Charleroi (tel : 071-32.20.67.), les 3 et 4 mai à la Maison de la Culture de Tournai (tel : 069-22.13.21) et les 7 et 8 mai à l'Espace Pasolini à Valenciennes.